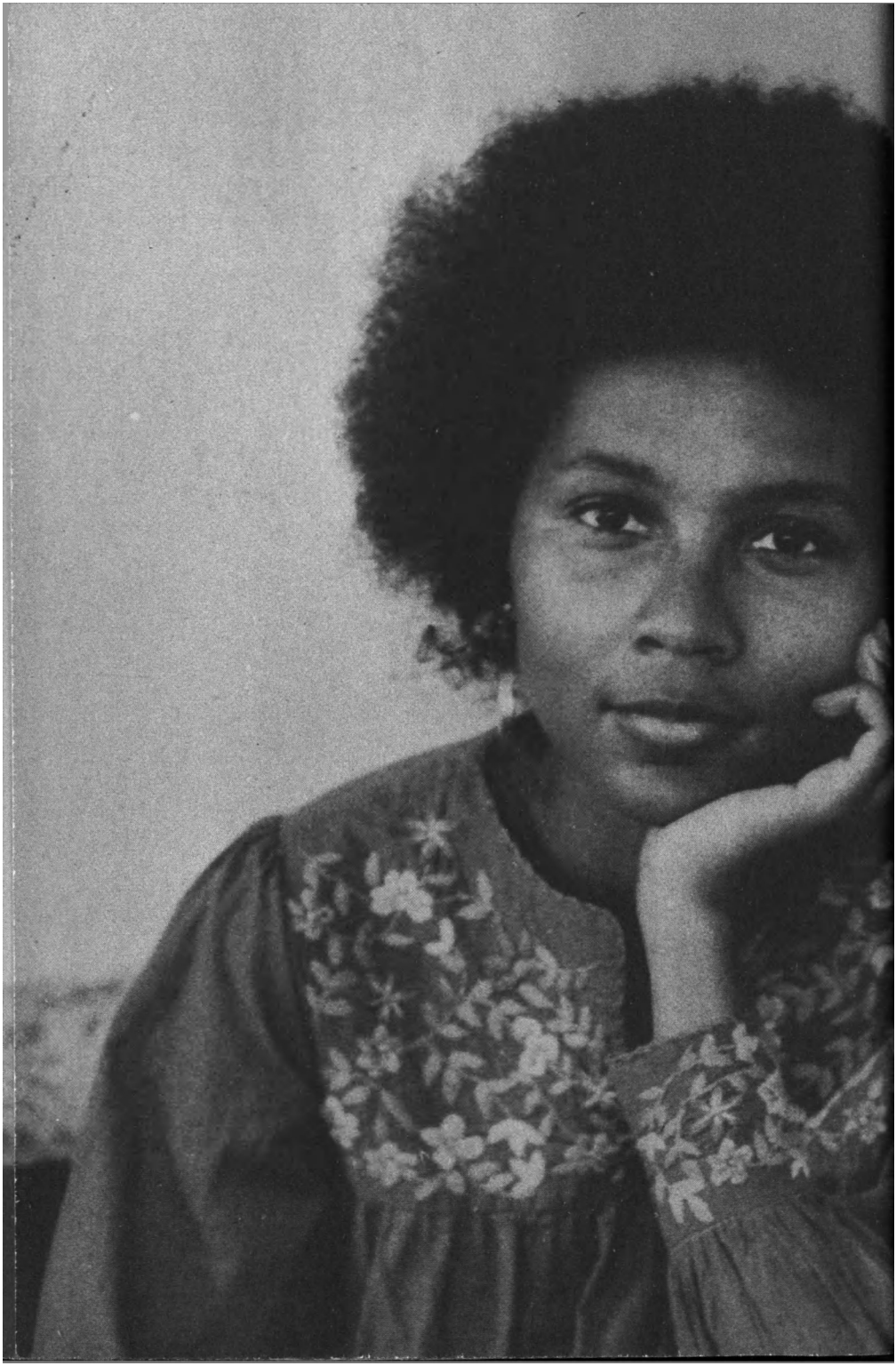

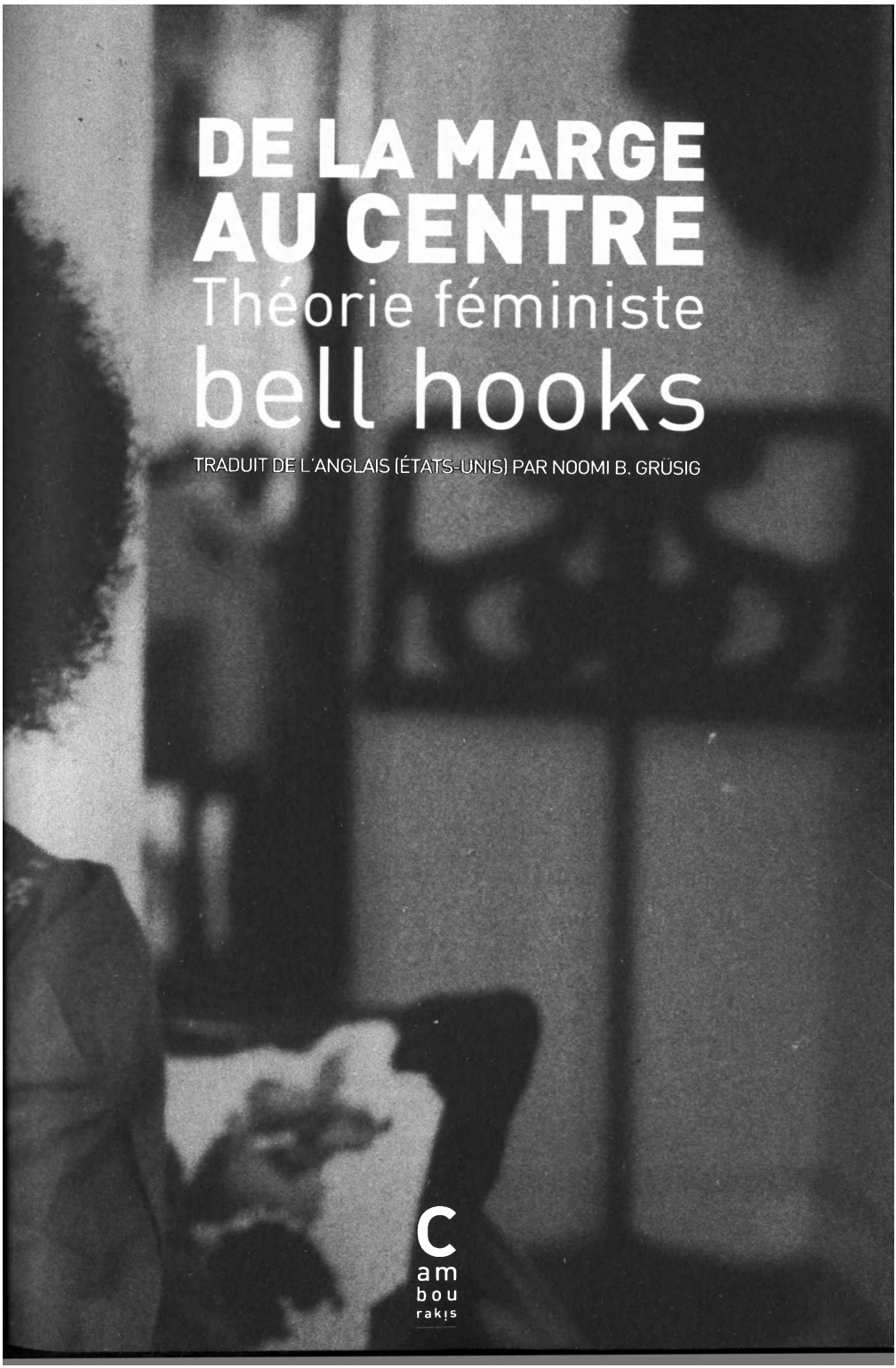

DE LA MARGE AU CENTRE

Théorie féministe

bell hooks

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NOOMI B. GRÜSIG

Cambourakis

sorcières

Collection dirigée par Isabelle Cambourakis

Titre original :
Feminist Theory: From Margin to Center
© Gloria Watkins, 1984 et 2000
All rights reserved.
Authorized translation from English language edition published
by Routledge, an imprint of Taylor & Francis Group LLC

Photographie de couverture
reproduite avec l'aimable autorisation de bell hooks.
Tous droits réservés.

© Éditions Cambourakis, 2017
pour la préface.

© Éditions Cambourakis, 2017
pour la traduction française.

1

FEMMES NOIRES : FAÇONNER LA THÉORIE FÉMINISTE

Aux États-Unis, le féminisme n'a jamais émergé des femmes qui sont les plus victimes de l'oppression sexiste, des femmes qui sont quotidiennement écrasées, mentalement, physiquement et spirituellement — des femmes qui n'ont pas assez de pouvoir pour changer leur condition. Elles forment une majorité silencieuse. Le fait qu'elles acceptent leur sort dans la vie sans remise en question visible, sans protestation organisée, sans rage et sans colère collectives, est un marqueur de leur persécution. Le livre de Betty Friedan, *The Feminine Mystique*[4], est encore aujourd'hui présenté comme s'il avait pavé la voie du mouvement féministe contemporain, alors qu'il a été écrit comme si ces femmes n'existaient pas. (Bien que *The Feminine Mystique* ait déjà été critiqué et même attaqué sur plusieurs fronts, j'attire à nouveau l'attention dessus car certaines hypothèses biaisées quant à la nature du statut social des femmes initialement mises en avant dans ce texte continuent à modeler la teneur et l'orientation du mouvement féministe.)

La fameuse formule de Friedan, « le problème qui n'a pas de nom », est souvent citée pour décrire la condition des femmes dans cette société, alors qu'en réalité elle ne concerne qu'un groupe

[4] *Traduit en français par Yvette Roudy et publié en 1964 sous le titre* La Femme mystifiée *par les éditions Gonthier.*

précis de femmes blanches mariées des classes moyenne et supérieure, ayant fait des études supérieures. Des femmes au foyer lassées de leur temps libre, de leur maison, de leurs enfants, de leur statut de consommatrice, et qui attendent davantage de la vie. Friedan conclut son premier chapitre en déclarant : « Nous ne pouvons plus refuser d'entendre cette voix intérieure qui dans chaque femme répète : "Un mari, des enfants et une maison ne me suffisent pas. J'ai besoin d'autre chose". » C'est cette « autre chose » qu'elle définit comme une carrière. Elle ne dit pas qui serait appelé·e pour prendre soin des enfants et s'occuper de la maison si davantage de femmes comme elle étaient affranchies du travail domestique et avaient un accès à l'emploi égal à celui des hommes blancs. Elle ne parle pas des besoins des femmes qui n'ont pas d'homme, pas d'enfants, pas de foyer. Elle fait l'impasse sur l'existence de toutes les femmes non-blanches et de toutes les femmes blanches pauvres. Elle ne dit pas aux lectrices et aux lecteurs si oui ou non il est plus épanouissant d'être domestique, baby-sitter, ouvrière à l'usine, secrétaire ou prostituée que d'être une femme au foyer connaissant l'oisiveté permise par sa classe sociale.

Elle fait comme si sa situation, et celle des femmes blanches de son rang, était représentative de la condition de toutes les femmes étasuniennes. Ce faisant, elle détourne l'attention de son classisme, de son racisme et de ses attitudes sexistes à l'encontre des masses de femmes étasuniennes. Dans le contexte de son livre, il apparaît clairement que les femmes que Friedan voit comme victimes du sexisme sont des femmes blanches ayant fait des études supérieures que le conditionnement sexiste a forcées à rester à la maison. Elle affirme :

> Il n'est que temps de comprendre que l'état de ménagère à lui seul crée chez les femmes un sentiment de vide, de non-existence, de néant. Il existe dans le rôle de la ménagère des aspects tels qu'ils mettent une femme « évoluée » dans l'incapacité de conserver

son identité, de préserver ces structures du moi sans lesquelles un être humain, homme ou femme, n'a pas de véritable vie. Je suis convaincue qu'il y a dans la condition même de ménagère quelque chose de vraiment dangereux pour les femmes intelligentes d'aujourd'hui en Amérique.

Les dilemmes et les problèmes spécifiques des femmes au foyer blanches aisées étaient de vraies questions qui méritaient considération et changement, mais qui ne s'appuyaient pas sur les préoccupations de la majorité des femmes. Les masses populaires de femmes étaient concernées par la survie économique, la discrimination raciale et ethnique, etc. Quand Friedan a écrit *The Feminine Mystique,* plus d'un tiers des femmes faisait partie de la main-d'œuvre salariée. Alors que de nombreuses femmes aspiraient à être femmes au foyer, seules celles qui avaient suffisamment de temps et d'argent pouvaient réellement construire leur identité sur le modèle de la femme mystifiée. Selon les propres mots de Friedan, il y eut des femmes qui « s'entendirent conseiller par les plus grands esprits de notre temps, de rentrer au foyer pour y mener la vie d'une Nora[5], une vie réduite aux dimensions de la maison de poupée de l'ère victorienne ».

En regardant ses premiers écrits, il apparaît clairement que Friedan ne s'est jamais demandé si la situation des femmes au foyer blanches bien éduquées était un point de référence adéquat pour mesurer l'impact du sexisme ou de l'oppression sexiste sur la vie des femmes dans la société étasunienne. Elle n'est pas non plus allée chercher au-delà de sa propre expérience pour essayer d'acquérir une vision plus large de la vie des femmes aux États-Unis. Je ne dis pas ça pour discréditer son travail, qui reste utile pour discuter de l'impact de la discrimination sexiste sur un groupe précis de femmes. En le regardant sous un autre angle, il s'agit aussi d'un bon exemple

[5] *Betty Friedan fait ici référence à Nora Helmer, personnage principal de la pièce d'Ibsen,* Une maison de poupée.

de narcissisme, d'indifférence et d'égocentrisme, qui atteint son plus haut niveau dans un chapitre intitulé « La déshumanisation progressive, le confort concentrationnaire », dans lequel Friedan fait une comparaison entre les conséquences psychologiques de l'isolement chez les femmes au foyer blanches et les effets de l'incarcération sur l'image de soi des prisonnier·e·s dans les camps de concentration nazis.

Friedan a eu une grande influence sur la pensée féministe contemporaine. Il est significatif de remarquer que la perspective unidimensionnelle présentée dans son livre est devenue caractéristique du mouvement féministe contemporain. Comme Friedan avant elles, les femmes blanches qui dominent le discours féministe aujourd'hui ne se posent que rarement la question de savoir si leur vision de la réalité des femmes est juste, et si elle correspond bien aux expériences vécues par les femmes en tant que groupe social. Elles ne sont pas plus conscientes d'à quel point leurs approches reflètent des distorsions de race et de classe, bien qu'il y ait eu une plus grande prise de conscience de ces manquements ces dernières années. Le racisme abonde dans les écrits des féministes blanches, ce qui renforce la suprématie blanche et entrave les possibilités de liens politiques entre les femmes au-delà des barrières ethniques et raciales. Par le passé, le refus des féministes d'attirer l'attention sur les hiérarchies raciales et de les combattre a rompu le lien entre la race et la classe. Pourtant, la structure de classe au sein de la société étasunienne a été modelée par la politique raciale de la suprématie blanche, c'est donc seulement en analysant le racisme et son rôle dans la société capitaliste que peut émerger une compréhension minutieuse et complète des rapports de classe. La lutte des classes est inextricablement liée à la lutte contre le racisme. Dans un de ses premiers essais, « The Last Straw », Rita Mae Brown appelait les femmes à explorer de fond en comble toutes les implications de la classe. Elle explique :

> La classe, c'est beaucoup plus que la définition que donne Marx de la relation aux moyens de production. La classe inclut votre comportement, vos postulats de base sur la vie. Votre expérience (déterminée par votre classe) confirme ces postulats : comment on vous a appris à vous comporter, ce que vous attendez de vous-même et des autres, votre conception de l'avenir, comment vous comprenez les problèmes et comment vous les résolvez, comment vous pensez, comment vous vous sentez, comment vous agissez. Ce sont ces schémas comportementaux que les femmes de classe moyenne refusent de reconnaître alors qu'elles pourraient parfaitement accepter la notion de classe en des termes marxistes. C'est une pirouette élégante qui leur évite de considérer les comportements de classe et de changer ces comportements en elles. Alors que ce sont précisément ces schémas comportementaux qui doivent être reconnus, compris et changés.

Les femmes blanches qui dominent le discours féministe, et qui pour la plupart créent et articulent la théorie féministe, ont une compréhension nulle ou minime de la suprématie blanche comme politique raciale, ou de l'impact psychologique de la classe, ou encore de leur statut politique dans un pays raciste, sexiste et capitaliste.

Par exemple, dans *Dreamers and Dealers*, publié en 1979, c'est ce manque de connaissance et de conscience qui a conduit Leah Fritz à écrire, dans une discussion sur le mouvement des femmes actuel :

> La souffrance des femmes dans une tyrannie sexiste est un lien qui les unit toutes et qui transcende les particularités des différentes formes que peut prendre cette tyrannie. La souffrance ne peut pas être mesurée ni comparée quantitativement. Est-ce que le désœuvrement forcé et la vacuité d'une femme « riche » qui l'amènent à la folie et/ou au suicide est plus ou moins important

> que la souffrance d'une femme pauvre qui survit à peine grâce aux aides sociales mais qui conserve d'une certaine manière toute sa tête ? Il n'y a aucun moyen de mesurer de telles différences, mais si ces deux femmes pouvaient se percevoir mutuellement sans le filtre de la classe patriarcale, elles se trouveraient une similitude dans le fait qu'elles sont toutes deux opprimées, toutes deux malheureuses.

Cette déclaration de Fritz est un autre exemple de vœu pieux, de fantasme idéaliste, mais aussi de la mystification consciente des divisions sociales entre les femmes qui a caractérisé de nombreux propos féministes. S'il est évident que de nombreuses femmes souffrent de la tyrannie sexiste, on dispose de peu de preuves que cela forge « un lien qui les unit toutes ». En revanche, on a davantage d'éléments qui montrent en quoi la réalité des identités de race et de classe crée des différences dans la qualité de vie, le statut social et le style de vie. Ces différences, qui sont rarement transcendées, priment sur l'expérience commune partagée par toutes les femmes. Quand des femmes blanches éduquées et matériellement privilégiées qui disposent d'une multitude d'options dans leur carrière et leur style de vie insistent sur l'idée que « la souffrance ne peut pas être mesurée », il est nécessaire de questionner leurs motivations. Fritz n'est pas du tout la première féministe blanche à exprimer ce point de vue. Et c'est un point de vue que je n'ai jamais entendu de la bouche d'une femme pauvre, de quelque race que ce soit. Même si j'aurais beaucoup de choses à redire sur la critique du mouvement des femmes faite par Benjamin Barber dans *Liberating Feminism*, je suis d'accord avec cette assertion :

> La souffrance n'est pas forcément une expérience fixe et universelle qui peut être mesurée sur une seule et même échelle : elle est liée aux situations, aux besoins, et aux aspirations. Mais pour pouvoir utiliser une telle notion, on doit inclure des paramètres historiques et politiques afin de pouvoir établir des priorités politiques

et de s'assurer que les différentes formes et degrés de souffrance reçoivent tous une réelle attention.

Un principe essentiel de la pensée féministe moderne a été l'idée selon laquelle « toutes les femmes sont opprimées ». Cette thèse sous-entend que les femmes partagent un sort commun, et que des facteurs comme la classe, la race, la religion, les préférences sexuelles, etc., ne créent pas une diversité d'expériences déterminant l'étendue avec laquelle le sexisme sera une force oppressive dans la vie d'individues femmes. Le sexisme, en tant que système de domination, est institutionnalisé, mais il n'a jamais déterminé de manière unique et absolue le destin de toutes les femmes dans cette société. Être opprimé·e, ça veut dire *ne pas pouvoir faire de choix*. C'est le principal point de contact entre l'opprimé·e et l'oppresseur. Beaucoup de femmes dans cette société peuvent faire des choix (aussi inadéquats soient-ils) ; ainsi ce sont des mots comme exploitation et discrimination qui sont les plus appropriés pour décrire la situation des femmes, en tant que groupe social, aux États-Unis. De nombreuses femmes ne rejoignent pas la résistance organisée contre le sexisme précisément parce que le sexisme n'a pas entraîné une absence totale de choix dans leur vie. Elles peuvent savoir qu'elles sont discriminées sur la base de leur sexe, mais pour elles cela n'équivaut pas à de l'oppression. Dans le monde capitaliste, le patriarcat est structuré de manière à ce que le sexisme restreigne le comportement des femmes dans certains domaines, tout en leur permettant une certaine liberté dans d'autres sphères. Cette absence de restriction extrême amène de nombreuses femmes à ignorer les domaines dans lesquels elles sont exploitées ou discriminées. Et cela peut même les amener à imaginer qu'aucune femme n'est opprimée.

Il y a bien des femmes opprimées aux États-Unis, et il est à la fois approprié et nécessaire de dénoncer cette oppression. La féministe française Christine Delphy fait remarquer dans son

essai « Pour un féminisme matérialiste[6] » que l'emploi du terme « oppression » est important car il permet de placer la lutte féministe dans un cadre politique radical (une vision plus complète de l'approche de Christine Delphy peut être trouvée dans son recueil d'essais, *Close To Home*) :

> Le renouveau du féminisme a coïncidé avec l'emploi du terme « oppression ». L'idéologie c'est-à-dire le sens commun, le discours quotidien, ne parlent pas d'oppression mais de « condition féminine ». Ils renvoient à une explication naturaliste : à une contrainte de la *physis*, la réalité extérieure hors d'atteinte et non modifiable par l'action humaine. Le terme d'oppression, au contraire, renvoie à un arbitraire, à une explication et à une situation *politiques*. « Oppression » et « oppression sociale » sont donc synonymes ou plutôt « oppression sociale » est un pléonasme : la notion d'une cause politique c'est-à-dire sociale fait partie intégrante du concept d'oppression.

Toutefois, aux États-Unis, l'insistance féministe sur l'idée d'« oppression commune » était moins une stratégie de politisation qu'une appropriation d'un vocabulaire politique radical par des femmes conservatrices et libérales. Ce phénomène a masqué l'étendue avec laquelle elles ont modelé le mouvement pour qu'il se concentre sur leurs intérêts de classe et qu'il les promeuve.

Par ailleurs, l'accent qui a été mis sur l'unité et l'empathie dans la construction de la notion d'oppression commune était destiné à créer de la solidarité. Des slogans comme « organise-toi autour de ta propre oppression » ont fourni à de nombreuses femmes privilégiées l'excuse dont elles avaient besoin pour ignorer les différences entre leur statut social et celui de la majorité des femmes. Le fait que des femmes blanches de classe moyenne

[6] *Article initialement publié en français par l'autrice en avril 1975 dans la revue* L'Arc, *reproduit dans* L'Ennemi principal, 1. Économie politique du patriarcat, *Syllepse (1998, 2009, 2013).*

aient été capables de faire de leurs intérêts le sujet principal du mouvement féministe, et qu'elles aient réussi à employer une rhétorique du « point commun » leur permettant de rendre leur condition synonyme d'« oppression », est un marqueur du privilège de race et de classe, mais c'est aussi l'expression de la liberté qu'elles avaient par rapport aux contraintes que le sexisme fait subir aux femmes des classes populaires. Qui était au bon endroit au bon moment pour exiger que l'on modifie le vocabulaire ? Quelle autre catégorie de femmes aux États-Unis avait le même accès aux universités, aux maisons d'édition, aux médias de masse, à l'argent ? Si des femmes noires de classe moyenne avaient initié un mouvement au sein duquel elles se seraient qualifiées « d'opprimées », personne ne les aurait prises au sérieux. Si elles avaient organisé des réunions publiques et donné des conférences pour parler de leur « oppression », elles auraient été critiquées et attaquées de tous les côtés. Ce n'est pas ce qui s'est passé pour les féministes blanches bourgeoises, car elles pouvaient attirer une large audience de femmes, comme elles qui étaient impatientes de faire évoluer leur situation. Leur isolement d'avec des femmes d'autres groupes sociaux et raciaux ne leur a pas donné d'éléments de comparaison immédiats leur permettant d'éprouver leur hypothèse de l'oppression commune.

Au départ, les participantes radicales du mouvement des femmes voulaient que cet isolement soit rompu par d'autres femmes, et que cela crée un espace de contact et de lien. Des anthologies comme *Liberation Now!*, *Women's Liberation: Blueprint for the Future*, *Class and Feminism*, *Radical Feminism*, et *Sisterhood Is Powerful*, toutes publiées au début des années 1970, contiennent des articles qui tentent de s'adresser à une large audience de femmes, à une audience qui ne soit pas exclusivement blanche, de classe moyenne, au parcours universitaire, et adulte (beaucoup proposent des articles sur les adolescent·e·s). Sookie Stambler exprime clairement cet esprit radical dans son introduction de *Women's Liberation: Blueprint for the Future* :

> Les femmes du mouvement ont toujours été rebutées par le besoin des médias de créer des célébrités et des superstars. Cela va à l'encontre de notre philosophie de base. Au sein de nos rangs, on ne peut pas se lier avec des femmes qui nous regardent du haut de leur prestige et de leur gloire. Nous ne luttons pas pour que cela profite à une seule femme ou à une seule catégorie de femmes. Nous nous préoccupons de problématiques qui concernent toutes les femmes.

Ces opinions, qui étaient partagées par beaucoup de féministes au début du mouvement, n'ont pas tenu dans le temps. Au fur et à mesure que de plus en plus de femmes gagnaient en prestige, en célébrité ou en argent grâce à leurs écrits féministes ou au mouvement féministe pour l'égalité salariale, l'opportunisme individuel a supplanté les désirs de lutte collective. Des femmes qui ne s'opposaient pas au patriarcat, au capitalisme, au classisme ou au racisme se sont autoproclamées « féministes ». Elles avaient des attentes variées. Les femmes privilégiées voulaient l'égalité sociale avec les hommes de leur classe, certaines femmes voulaient un salaire égal à celui des hommes pour un travail égal, d'autres aspiraient à un style de vie alternatif. Beaucoup de ces préoccupations légitimes ont été facilement récupérées par le patriarcat capitaliste au pouvoir. La féministe française Antoinette Fouque déclare :

> Les actions proposées par les féministes sont spectaculaires, provocatrices. Or la provocation ne met en lumière qu'un certain nombre de contradictions sociales. Elle ne met pas la société en contradiction radicale ! Les féministes prétendent ne pas vouloir l'égalité avec les hommes, mais la pratique démontre le contraire. C'est une avant-garde bourgeoise qui conserve, sous forme inversée, les valeurs dominantes. L'inversion ne facilite pas le passage à un autre type de structure. Le réformisme arrange tout le monde ! L'ordre bourgeois, le capitalisme, le phallocentrisme, sont tout prêts à intégrer autant de féministes que cela sera nécessaire. Puisque ces femmes deviennent

des hommes, cela ne fera en définitive que quelques hommes de plus. La différence des sexes, ce n'est pas avoir ou ne pas avoir de pénis, c'est s'intégrer ou non à une économie masculine phallique.[7]

Les féministes étasuniennes ont conscience de ces contradictions. Dans son essai « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism: Can It Be Saved? », Carol Ehrlich souligne le fait que « le féminisme semble de plus en plus avoir pris un tournant aveugle, rassurant, non révolutionnaire » car « le féminisme radical a cédé du terrain au féminisme bourgeois ». Elle insiste sur le fait que « nous ne pouvons pas laisser cela continuer » :

Les femmes doivent savoir (alors qu'on les dissuade de plus en plus de se renseigner) que le féminisme, ce n'est pas trouver la garde-robe idéale pour la réussite sociale, ni devenir dirigeante d'entreprise, ni remporter une élection ; ce n'est pas la capacité à vivre un mariage où les deux ont une carrière et prendre des vacances au ski, ni passer des heures et des heures avec son mari et ses deux adorables enfants parce qu'on a une employée de maison qui rend cela possible mais qui n'a pas le temps ni l'argent pour faire la même chose de son côté ; ce n'est pas ouvrir une Banque des Femmes, ni assister tout un week-end à un séminaire hors de prix qui promet de vous apprendre à devenir plus confiante et affirmée (mais pas agressive) ; et ce n'est absolument pas devenir policière, ou agente de la CIA, ou générale dans l'armée.
Mais si ces images faussées du féminisme sont plus mises en avant que nos propres perspectives, c'est en partie de notre faute. Nous n'avons pas travaillé aussi dur que nous aurions dû à fournir des analyses alternatives claires et approfondies qui fassent écho à la vie des gens, et à proposer des groupes actifs et accessibles au sein desquels s'impliquer.

[7] *Citée par Nicole Muchnik dans un article du* Nouvel Observateur *du 27 août 1973 intitulé « Le MLF, c'est toi, c'est moi... ».*

Dans la mesure où le féminisme étasunien est initialement une idéologie bourgeoise, ce n'est pas un hasard si la lutte féministe a été si facilement récupérée pour servir les intérêts des féministes libérales et conservatrices. Dans *The Radical Future of Liberal Feminism*, Zillah Eisenstein parle des fondements libéraux du féminisme nord-américain en expliquant dans l'introduction :

> Un des aspects majeurs de cette étude est l'analyse qu'on peut y trouver du rôle de l'idéologie de l'individualisme libéral dans la construction de la théorie féministe. Soit les féministes contemporaines n'abordent pas la question de l'individualité, soit elles adoptent inconsciemment et spontanément l'idéologie atomisée et compétitive de l'individualisme libéral. Dans la théorie féministe dont nous discutons ici, il y a beaucoup de confusion à ce sujet. Tant qu'on ne fera pas volontairement une différence consciente entre une théorie de l'individualité qui reconnaît l'importance de l'individu·e au sein de la communauté, et l'idéologie de l'individualisme qui propose une vision concurrentielle des individu·e·s, on ne réussira pas à décrire clairement ce à quoi doit ressembler une théorie féministe de libération dans notre société occidentale.

« L'idéologie atomisée et compétitive de l'individualisme libéral » a imprégné la pensée féministe à un tel point qu'elle a annihilé le potentiel radical de la lutte féministe. L'usurpation par des bourgeoises du féminisme dans le but de soutenir leurs intérêts de classe a été justifiée à un niveau dangereux par la théorie féministe telle qu'elle a été pensée jusqu'ici (par exemple, l'idéologie de l'« oppression commune »). Tout mouvement de résistance à la récupération de la lutte féministe doit commencer par exposer une perspective féministe différente — une nouvelle théorie — qui ne soit pas influencée par l'idéologie de l'individualisme libéral.

Les pratiques excluantes des femmes qui dominent le discours féministe ont rendu presque impossible l'émergence de théories nouvelles et variées. Le féminisme a sa propre ligne de parti, et les femmes qui ressentent le besoin d'une stratégie différente, de nouvelles bases, se retrouvent souvent ostracisées et silenciées. Les critiques des idées féministes officielles, et les alternatives qu'on pourrait y trouver, ne sont pas encouragées. Il n'y a qu'à voir les controverses récentes sur le fait d'étendre les réflexions féministes à la sexualité. Mais les groupes de femmes qui se sentent exclues du discours et de la praxis féministes ne peuvent se faire une place qu'à la condition qu'elles créent d'abord, via des critiques, une prise de conscience des facteurs qui les aliènent. De nombreuses femmes blanches ont trouvé dans le mouvement des femmes une façon de se libérer de leurs dilemmes personnels. Du fait d'avoir directement bénéficié du mouvement, elles sont peu enclines à le critiquer ou à s'engager dans une analyse rigoureuse de sa structure, contrairement aux femmes pour qui il n'a pas eu d'impact révolutionnaire, que ce soit par rapport à leur vie personnelle ou à celle de la majorité des femmes dans notre société. Les femmes non-blanches qui se sont senties légitimées au sein de la structure actuelle du mouvement féministe et qui ont réussi à s'y affirmer (même si c'était en créant des groupes autonomes) semblent aussi penser que leur définition de la ligne du parti soit le seul discours légitime, que ce soit à propos du féminisme noir ou d'autres sujets. Plutôt que d'encourager un débat, un dialogue critique et une diversité de voix, elles cherchent à étouffer les désaccords, exactement comme certaines femmes blanches. En tant que militantes et autrices dont le travail est largement connu, elles agissent comme si elles étaient les plus compétentes pour juger si les voix d'autres femmes mériteraient ou non d'être entendues. Dans son essai « The Way of All Ideology », Susan Griffin met en garde contre cette tendance générale au dogmatisme :

> Quand une théorie est transformée en idéologie, elle commence par se détruire elle-même et par détruire son propre savoir. Originellement issue du sentiment, elle fait semblant de flotter autour et au-dessus du sentiment. Au-dessus du ressenti et de la sensibilité. Elle organise l'expérience qui la conforte, sans jamais réellement voir l'expérience. Par la simple vertu d'être elle-même, elle est censée savoir. Invoquer le nom de cette idéologie, c'est conférer la vérité. Personne ne peut rien lui apprendre de nouveau. L'expérience cesse de la surprendre, de l'informer, de la transformer. Elle est ennuyée par tout détail qui ne rentre pas dans sa vision du monde. Née d'un cri contre la négation de la réalité, elle réfute maintenant toute réalité qui ne correspond pas à son schéma. Apparue comme un moyen de rétablir le sens de la réalité auprès des gens, elle essaye maintenant de discipliner les personnes réelles, de remodeler des êtres naturel·le·s à son image. Tout ce qu'elle ne parvient pas à expliquer, elle le déclare ennemi. Au départ théorie de libération, elle est menacée par les nouvelles théories de libération. Elle construit une prison pour l'esprit.

On résiste à la domination hégémonique au sein de la pensée féministe en insistant sur le fait qu'il s'agit d'une théorie en construction, que nous devons nécessairement critiquer, questionner, réexaminer, en explorant de nouvelles possibilités. Ma critique permanente a été influencée par mon statut de membre d'un groupe opprimé, par mon expérience de l'exploitation et de la discrimination sexistes, et par le sentiment que les analyses féministes prédominantes n'ont pas constitué la force qui a modelé ma conscience féministe. Cela est vrai pour de nombreuses femmes. Il y a des femmes blanches qui n'avaient jamais considéré résister à la domination masculine jusqu'à ce que le mouvement féministe leur fasse prendre conscience qu'elles le pouvaient et qu'elles le devaient. Ma sensibilisation à la lutte féministe a été motivée par des circonstances sociales. Ayant grandi dans un foyer ouvrier noir du Sud dominé par mon père, j'ai expérimenté (tout comme

ma mère, mes sœurs et mon frère) différents degrés de tyrannie patriarcale, et cela m'a mise en colère — ça nous a tou·te·s mis·es en colère. Cette colère m'a amenée à questionner les aspects politiques de la domination masculine, et m'a permis de résister à la sociabilisation sexiste. Souvent, les féministes blanches agissent comme si les femmes noires ne savaient rien de l'oppression sexiste jusqu'à ce qu'elles expriment à voix haute leur opinion féministe. Elles croient apporter aux femmes noires L'analyse et LE programme de libération. Elles ne comprennent pas, elles ne peuvent même pas imaginer, que les femmes noires, tout comme d'autres groupes de femmes qui vivent quotidiennement des situations d'oppression, acquièrent souvent une connaissance du patriarcat via leur expérience de vie et qu'elles développent de la même façon des stratégies de résistance (quand bien même elles ne résistent pas de manière organisée ou suivie).

Ces mêmes femmes noires avaient l'impression que les féministes blanches découvraient quelque chose de nouveau quand elles voyaient toute l'attention qu'elles portaient à la tyrannie masculine et à l'oppression des femmes, et elles pensaient qu'une telle fixette n'avait finalement que peu d'intérêt pour elles. Pour elles, le fait que les femmes blanches des classes moyenne et supérieure avaient besoin d'une théorie « pour les informer qu'elles étaient opprimées » n'était finalement qu'une autre preuve des conditions de vie privilégiées dans lesquelles elles vivaient. Elles sous-entendaient que les gens qui sont réellement opprimé·e·s le savent, quand bien même els ne seraient pas engagé·e·s dans une résistance organisée ou qu'els seraient incapables d'articuler à l'écrit la nature de leur oppression. Ces femmes noires ne voyaient rien de libérateur dans ces analyses officielles de l'oppression des femmes. Ni le fait que les femmes noires ne se soient pas organisées collectivement à grande échelle autour de la question du « féminisme » (beaucoup d'entre nous ne connaissent pas ou n'utilisent pas ce terme), ni le fait que nous n'ayons pas eu accès aux machineries du pouvoir qui auraient pu nous permettre de partager avec le public étasunien nos analyses et

nos théories relatives au genre, ne permettent de remettre en cause la présence du féminisme dans nos vies ou ne nous placent dans une position de dépendance vis-à-vis de ces féministes blanches ou non-blanches qui touchent un public plus large.

La compréhension du système patriarcal que j'ai eu dès l'âge de treize ans a créé en moi des attentes vis-à-vis du mouvement féministe qui étaient différentes de celles des jeunes femmes blanches de classe moyenne. Dans mon premier cours de *women's studies* à l'université de Stanford au début des années 1970, les femmes blanches savouraient la joie d'être ensemble — pour elles, c'était un moment historique. Au cours de ma vie, je n'avais jamais connu de moments où les femmes n'étaient pas ensemble, où elles ne s'étaient pas entraidées, protégées et aimées profondément. Je n'avais jamais connu de femmes blanches qui n'avaient pas conscience de l'impact de la race et de la classe sur leur statut social et leur compréhension du monde. (Les femmes blanches du Sud ont souvent un point de vue plus réaliste sur le racisme et le classisme que les femmes blanches d'autres endroits des États-Unis.) Je n'avais aucune compassion ni sympathie pour mes camarades blanches qui soutenaient que je ne pouvais pas m'attendre à ce qu'elles connaissent et comprennent les expériences de vie des femmes noires. Malgré mon parcours (ayant vécu dans des communautés racialement ségrégées), je connaissais les vies des femmes blanches, alors que bien sûr jamais aucune femme blanche n'avait vécu dans notre quartier, ou n'avait été inscrite dans nos écoles, ou n'avait travaillé dans nos maisons.

Quand j'ai rejoint des groupes féministes, je me suis rendu compte que les femmes blanches adoptaient une attitude condescendante vis-à-vis de moi et des autres participantes non-blanches. La condescendance qu'elles avaient pour les femmes noires était un des moyens qu'elles employaient pour nous rappeler que le mouvement des femmes était « à elles » — que nous pouvions y participer parce qu'elles nous y autorisaient, parce qu'elles nous y encourageaient même ; après tout, nous étions utiles pour légitimer le

processus. Elles ne nous considéraient pas comme des égales. Elles ne nous traitaient pas comme des égales. Et si elles attendaient de nous qu'on leur fournisse des témoignages de première main d'expérience noire, elles pensaient que c'était leur rôle que de décider si ces expériences étaient authentiques ou non. Fréquemment, des femmes noires ayant fait des études supérieures (même celles qui venaient de milieux pauvres et ouvriers) étaient discréditées et rejetées comme de simples imitatrices. Notre participation aux activités du mouvement ne comptait pas puisque, pour les femmes blanches, la « vraie » *blackness*[8] c'était de parler le patois des noir·e·s pauvres, ne pas être éduquées, savoir se débrouiller dans la rue, et tout un tas d'autres stéréotypes. Si nous osions critiquer le mouvement ou prendre en charge la restructuration de la pensée féministe et introduire de nouvelles idées, nos voix étaient tues, discréditées, rejetées et silenciées. Nous ne pouvions être entendues que si nos propos respectaient la ligne du discours dominant.

On écrit rarement sur les tentatives des féministes blanches pour silencier les femmes noires. Elles ont bien trop souvent pris place dans des salles de conférences ou de classe, dans l'intimité confortable de salons bien arrangés, où une seule femme noire devait faire face à l'hostilité raciste de tout un groupe de femmes blanches. Dès le moment où le mouvement des femmes s'est mis en route, des femmes noires sont venues dans les groupes. Nombreuses sont celles qui n'y sont pas retournées après leur première réunion. Dans « Three for the Price of One: Notes From a Gay Black Feminist », Anita Cornwell voit juste quand elle déclare : « Bien malheureusement, la peur d'être confrontée au racisme semble être une des raisons principales qui conduit tant de femmes noires à refuser de rejoindre le mouvement des femmes. » L'attention récente qui a été portée au problème du racisme a engendré des discours mais a eu peu d'impact sur le comportement

[8] *Terme désignant le fait d'être noir·e, impliquant une certaine réappropriation du terme dans une démarche de fierté, qu'on pourrait traduire par « négrité » ou « négritude » (si ce dernier terme ne se référait pas spécifiquement à un courant de la littérature).*

des féministes blanches à l'égard des femmes noires. Bien souvent, des femmes blanches très occupées à publier des articles et des livres sur comment « déconstruire le racisme » restent paternalistes et condescendantes dans leur relation avec les femmes noires. Ce n'est pas surprenant, dans la mesure où leur discours est souvent uniquement adressé à une audience blanche et que leur propos se concentre uniquement sur un changement de comportement plutôt que sur le racisme dans un contexte historique et politique. Elles font de nous les « objets » de leur discours privilégié sur la race. En tant qu'« objets », nous restons inégales, inférieures. Même quand elles peuvent être sincèrement préoccupées par le racisme, leur méthodologie suggère qu'elles ne se sont pas défaites du type de paternalisme endémique à l'idéologie de la suprématie blanche. Certaines de ces femmes se placent elles-mêmes dans une position d'« autorité » leur donnant droit d'arbitrer la communication entre des femmes blanches racistes (évidemment, elles pensent avoir déconstruit leur racisme) et des femmes noires en colère qu'elles pensent incapables de propos rationnels. Bien entendu, le système raciste, classiste et élitiste doit rester intact si elles veulent maintenir leurs positions d'autorité.

En 1981, je me suis inscrite dans un cours de troisième cycle qui traitait de théorie féministe et on nous a donné une liste de lecture qui comportait des textes de femmes et d'hommes blanc·he·s, et d'un homme noir, mais aucun matériau par ou sur les femmes noires, natives-américaines, hispaniques ou asiatiques. Lorsque j'ai critiqué cet oubli, les femmes blanches m'ont adressé une hostilité et une colère tellement intenses que j'ai eu du mal à continuer d'assister au cours. Quand j'ai émis l'idée que l'objectif d'une telle colère collective était de créer une atmosphère où il serait psychologiquement insoutenable pour moi de participer aux discussions de la classe, ou même d'assister au cours, elles m'ont dit qu'elles n'étaient pas en colère. C'était *moi* qui étais en colère. Des semaines après la fin de ce cours, j'ai reçu une lettre ouverte d'une étudiante blanche qui reconnaissait sa colère et exprimait ses regrets de m'avoir attaquée. Elle a écrit :

> Je ne te connaissais pas. Tu étais noire. En classe, au bout d'un moment, je me suis vue et j'ai remarqué que je serais toujours celle qui répondrait à tout ce que tu dirais. Et généralement, c'était pour te contredire. Non pas que le désaccord fût forcément d'une manière ou d'une autre lié au racisme. Mais je crois que ma logique sous-jacente était que si j'arrivais à prouver que tu avais tort sur un point, alors peut-être n'avais-tu raison sur rien du tout.

Et dans un autre paragraphe :

> J'ai dit un jour en classe qu'il y avait certaines personnes qui étaient moins piégées que d'autres par une vision platonicienne du monde. J'ai dit que je pensais que nous, après quinze ans d'éducation aux frais de la classe dominante, étions peut-être plus prises au piège que d'autres qui n'avaient pas commencé leur vie si près du ventre de l'ogre. Une de mes camarades de classe, qui avait été une amie proche, une sœur, une collègue, ne m'a plus adressé la parole depuis ce jour. Je crois que l'idée que nous n'étions peut-être pas les meilleures porte-parole de toutes les femmes lui a fait peur, tant pour son amour-propre que pour son doctorat.

Souvent, dans des situations où des féministes blanches attaquaient agressivement des femmes noires, elles se considéraient elles-mêmes agressées, elles se voyaient elles-mêmes comme les victimes. Au cours d'une discussion animée avec une autre étudiante blanche dans un groupe de femmes racialement mixte que j'avais rassemblé, elle m'a dit qu'elle avait eu vent de comment j'avais « ruiné » les gens dans mon cours de théorie féministe, et qu'elle avait peur d'être « anéantie » à son tour. Je lui ai rappelé que j'avais été toute seule à parler face à un grand groupe de personnes énervées et agressives, et que j'avais difficilement dominé la situation. C'était moi qui avais quitté la classe en pleurs, et aucune des personnes que j'avais soi-disant « anéantie ».

Le stéréotype raciste de la femme noire forte et surhumaine est un mythe activement présent dans l'esprit de nombreuses femmes blanches, leur permettant d'ignorer à quel point les femmes noires ont tendance à être victimes dans cette société, et à quel point les femmes blanches jouent un rôle dans le maintien et la perpétuation de leur persécution. Dans son autobiographie intitulée *Pentimento*[9], Lillian Hellman écrit : « Toute ma vie, depuis ma naissance, j'ai reçu des ordres émanant de femmes noires, je les admirais et je leur en voulais, et j'en devenais superstitieuse les rares fois où je leur désobéissais. » Les femmes noires que décrit Hellman travaillaient chez elle en tant que servantes et leur statut n'a jamais été celui d'une égale. Même enfant, elle était toujours dans une position dominante même quand ces femmes la questionnaient, la conseillaient ou la guidaient, elles étaient libres d'exercer ces droits parce qu'elle, ou une autre figure d'autorité blanche, les y autorisait. Hellman place le pouvoir dans les mains de ces femmes noires plutôt que de reconnaître son propre pouvoir sur elles, et fausse ainsi la vraie nature de leur relation. En projetant ainsi une image fantasmée de pouvoir et de force sur les femmes noires, les femmes blanches donnent d'une part une fausse image d'elles-mêmes comme des victimes faibles et passives, et d'autre part détournent l'attention de leur propre agressivité, de leur pouvoir (aussi limité soit-il dans un pays où la domination masculine et la suprématie blanche font loi) et de leur empressement à dominer et contrôler les autres. Cette non-reconnaissance de certains aspects du statut social de nombreuses femmes blanches les empêche de dépasser leur racisme et limite l'ampleur de leur compréhension de l'ensemble des statuts sociaux des femmes aux États-Unis.

Les féministes privilégiées ont globalement été incapables de parler à, avec et pour divers groupes de femmes car, soit elles ne comprennent pas complètement l'interconnexion entre les oppressions de sexe, de race et de classe, soit elles ne prennent pas cette

[9] *Traduit en français par Alan MacCandless et Olivier Rambault, et publié en 1979 par les éditions Stanké sous le titre* Pentimento : Julia.

interconnexion au sérieux. Les analyses féministes du statut de la femme ont tendance à se concentrer uniquement sur le genre et ne proposent pas de base solide sur laquelle construire de la théorie féministe. Elles reflètent la tendance dominante de la pensée patriarcale occidentale à mystifier la réalité de la femme en insistant sur le genre comme seul déterminant du destin d'une femme. Assurément, c'est plus simple pour une femme qui ne subit pas l'oppression de race ou de classe de se concentrer uniquement sur le genre. Et même si les féministes socialistes abordent la classe et le genre, elles tendent à amoindrir l'importance de la race, ou alors elles se fendent d'une phrase reconnaissant l'importance de la race, avant de poursuivre en proposant une analyse dans laquelle la race n'est pas prise en compte.

En tant que groupe, les femmes noires sont dans une position particulière dans cette société. Non seulement nous sommes collectivement en bas de l'échelle professionnelle, mais notre statut social en général est plus bas que celui de n'importe quel autre groupe. Dans une telle position, nous supportons le poids de l'oppression raciste, sexiste et classiste. En même temps, nous sommes le groupe qui n'a pas été sociabilisé pour endosser un rôle d'exploiteur/oppresseur dans la mesure où on ne nous donne aucun·e « autre » systémique à exploiter ou oppresser. (Les enfants ne représentent pas un « autre » systémique bien qu'els puissent être oppressé·e·s par leurs parents.) Les femmes blanches et les hommes noirs connaissent les deux côtés. Elles et ils peuvent agir en oppresseuses et en oppresseurs ou être opprimé·e·s. Les hommes noirs sont peut-être victimes du racisme, mais le sexisme leur permet d'agir en exploiteurs et oppresseurs des femmes. Les femmes blanches sont peut-être victimes du sexisme, mais le racisme leur permet d'agir en exploiteuses et oppresseuses des personnes noires. Ces deux groupes ont mené des mouvements de libération pour défendre leurs intérêts tout en soutenant l'oppression perpétuelle d'autres groupes. Le sexisme des hommes noirs a miné les luttes pour éradiquer le racisme, tout comme le

racisme des femmes blanches a miné la lutte féministe. Aussi longtemps que ces deux groupes, ou n'importe quel autre, définiront la libération comme une volonté d'égalité sociale avec la classe dominante des hommes blancs, ils ont un intérêt direct à ce que l'exploitation et l'oppression des autres soient perpétuées.

Les femmes noires, qui n'ont aucun·e « autre » systémique à discriminer, exploiter ou opprimer, ont souvent une expérience de vie qui remet directement en question la structure sociale dominante raciste, sexiste et classiste, et son idéologie concomitante. Cette expérience de vie semble modeler notre conscience de telle façon que notre vision du monde diffère de celles et ceux qui possèdent un certain degré de privilège (aussi relatif soit-il au sein du système existant). Si l'on veut poursuivre la lutte féministe, il est essentiel que les femmes noires prennent conscience de la perspective unique que notre marginalité nous donne, et qu'elles utilisent ce point de vue pour critiquer l'hégémonie dominante sexiste, classiste et raciste, mais aussi pour imaginer et créer une contre-hégémonie. J'insinue là que nous avons un rôle central à jouer dans la construction de la théorie féministe et que la contribution que nous avons à apporter est unique et précieuse. La création d'une théorie et d'une praxis féministes émancipatrices est une responsabilité collective, qui doit être partagée. Si je critique ici certains aspects du mouvement féministe tel qu'on l'a connu jusqu'ici, parfois durement et implacablement, je ne le fais pas dans le but d'affaiblir la lutte féministe mais pour l'enrichir et prendre ma part du travail de construction d'une idéologie émancipatrice et d'un mouvement libérateur.

6

CHANGER DE REGARD SUR LE POUVOIR

Dans cette société, le pouvoir est généralement associé à la domination et au contrôle sur les gens ou les choses. Les femmes actives dans le mouvement féministe ont répondu de manière ambivalente à la question du pouvoir. D'un côté, elles insistaient sur l'impuissance des femmes, condamnant l'exercice du pouvoir par les hommes dans la domination, et d'un autre côté, elles brandissaient la bannière du « pouvoir aux femmes », réclamant une égalité de droits — une protection égale dans la sphère politique et un accès égal à la richesse économique. Quand la féministe noire Cellestine Ware a intitulé son livre sur le mouvement féministe *Woman Power*, elle faisait référence à une vision radicalement différente du pouvoir. Elle parlait de l'exercice du pouvoir, de la force, de la puissance pour mettre fin à la domination, ce qui selon elle était un principe central du mouvement féministe radical :

> Le féminisme radical, qui n'inclut en rien toutes les positions existantes dans le Mouvement de libération des femmes, part du principe que la domination d'un être humain sur un autre constitue le fléau fondamental de la société. La domination dans les interactions humaines constitue la cible de sa lutte de résistance.

Les féministes radicales ont remis en cause l'idée répandue selon laquelle le pouvoir est une domination et ont tenté de

changer la signification de ce mot. Mais leurs tentatives n'ont pas abouti. Au fur et à mesure que le mouvement féministe a pris de l'ampleur, les critiques de la notion de pouvoir comme une forme de domination et de contrôle ont été submergées par l'insistance des militantes bourgeoises à se concentrer sur le besoin pour les femmes de dépasser leur peur du pouvoir (sous-entendu, si elles voulaient l'égalité sociale avec les hommes, il fallait qu'elles participent équitablement à l'exercice de la domination et du contrôle sur les autres). Les différentes visions du pouvoir au sein du mouvement féministe reflétaient les réflexes de classe des individues et leurs perspectives politiques. Les femmes intéressées par des réformes qui leur auraient permis d'atteindre l'égalité sociale avec les hommes voulaient obtenir davantage de pouvoir dans le système existant. Les femmes intéressées par un changement révolutionnaire se sont empressées de décrire l'exercice du pouvoir comme un trait négatif, sans prendre la peine de faire la distinction entre le pouvoir comme une expression de domination et de contrôle, et le pouvoir comme expression de créativité, de constructivité et de vitalité.

Des livres comme celui de Phyllis Chesler et Emily Jane Goodman, *Women, Money, and Power*, mettent l'accent sur la faiblesse et l'impuissance des femmes et argumentent en faveur de l'obtention de pouvoir par les femmes au sein de la structure sociale existante, sans jamais réellement dire en quoi l'exercice du pouvoir par celles-ci serait moins corrompu ou destructeur que celui exercé par les hommes. Dans l'épilogue, Chesler et Goodman pointent les différentes visions du pouvoir qui se sont exprimées dans le mouvement féministe, soulevant ainsi de nombreuses questions intéressantes. Elles écrivent :

> Les femmes qui accèdent au pouvoir relatif ou absolu au sein du système existant peuvent juste se contenter d'imiter les hommes, et ainsi devenir les oppresseuses d'autres personnes, y compris d'autres femmes. Par exemple, Margaret Thatcher, qui est

maintenant la dirigeante du parti conservateur britannique, a pris la décision budgétaire de mettre fin à la distribution gratuite de lait aux écoliers et aux écolières.
Ou y a-t-il une possibilité pour qu'une fois au pouvoir, les femmes puissent surmonter le système économique et social établi et qu'elles soient plus humanistes ? [...] Les femmes ont-elles soif de pouvoir ? Résistent-elles vraiment à la pression de l'ambition ? Ne se soucient-elles pas de travailler pour elles-mêmes dans cette société ? Est-ce que les femmes sont plus morales ? Leurs valeurs sont-elles plus solides que celles des hommes ? Ou sont-elles tout autant conditionnées à se rattacher à des objectifs personnels à court terme ? Ou manquent-elles juste d'informations ?
Les femmes ne veulent-elles pas le contrôle, d'une certaine manière, de certains êtres humains par d'autres êtres humains ? Les femmes résistent-elles aux promotions professionnelles en raison de leur compréhension du compromis moral que cela implique ? Les femmes remettent-elles en question la justification morale, s'il y en a une, d'un tel contrôle et d'un tel pouvoir ?

Les autrices n'ont pas répondu à ces questions, bien qu'elles soulèvent de nombreux problèmes majeurs qui doivent être traités si les militantes féministes veulent comprendre la relation des femmes au pouvoir. Si elles y avaient répondu, il serait apparu évident que les femmes ne peuvent pas acquérir réellement de pouvoir dans les conditions fixées par la structure sociale existante sans saper la lutte visant à mettre fin à l'oppression sexiste.

Dans une note à propos des autrices de *Women, Money, and Power*, Emily Jane Goodman déclare : « Le dilemme fondamental est de savoir comment les femmes peuvent gagner suffisamment d'argent et de pouvoir pour changer littéralement le monde, sans devenir corrompues et sans être récupérées et assimilées en chemin par le système de valeurs précis que nous devons changer. » Soit cette phrase révèle un manque de compréhension du processus par lequel les individu·e·s acquièrent de l'argent et du pouvoir (ce

qu'ils et elles font en embrassant, en soutenant et en perpétuant l'idéologie dominante de la culture), soit elle révèle un refus naïf de se confronter à cette réalité. Les bourgeoises blanches actives dans le mouvement féministe ont présenté leur combat pour obtenir du pouvoir dans les conditions fixées par la structure sociale existante comme un prérequis nécessaire à une lutte féministe réussie. Leur idée selon laquelle elles devaient d'abord acquérir du pouvoir et gagner de l'argent afin d'œuvrer de manière plus efficace pour l'émancipation n'a eu que peu d'écho auprès des femmes pauvres et/ou non-blanches. Elle a en revanche suscité un immense attrait auprès des hommes blancs de la classe dominante qui n'étaient en rien menacés par des femmes issues du mouvement féministe qui validaient le statu quo.

De nombreuses participantes au mouvement féministe pensaient sincèrement que les femmes étaient différentes des hommes et qu'elles exerceraient le pouvoir autrement. Elles avaient été éduquées à accepter l'idéologie sexiste qui insiste sur de telles différences, et l'idéologie féministe réaffirmait leur importance fondamentale. Dans *Women, Money, and Power*, les autrices commentent :

> Les valeurs des femmes, ou du moins celles qu'on leur attribue, sont différentes de celles qui dirigent les États-Unis. Cela peut provenir des politiques menées, de l'ignorance, de la peur ou du conditionnement. Quelles que soient les valeurs que les femmes ont défendues — qu'elles ont été autorisées à défendre — ce ne sont pas les mêmes que celles des hommes.

Des idées de ce genre relevaient de sentiments couramment exprimés dans les cercles féministes. Mais elles floutent et travestissent la véritable nature du vécu des femmes. Bien qu'on leur assigne des rôles sociaux différents en raison de leur sexe, on n'enseigne pas aux femmes un autre système de valeurs. C'est l'acceptation totale par la femme du système de valeurs de cette

culture qui l'amène à absorber passivement le sexisme et à assumer de plein gré un rôle de genre prédéterminé. Bien que les femmes n'aient pas accès au pouvoir comme les hommes de la classe dominante qui l'exercent souvent, elles ne conçoivent pas différemment la notion de pouvoir.

Comme la plupart des hommes, la majorité des femmes sont conditionnées dès l'enfance à croire que le fait de dominer et de contrôler les autres est *le* signe élémentaire de pouvoir. Même si pour le moment les femmes ne tuent pas dans les guerres et qu'elles ne décident pas des politiques gouvernementales au même niveau que les hommes, elles croient, avec les hommes des classes dominantes et la plupart des autres hommes, en l'idéologie dominante de la culture. Si elles étaient au pouvoir, la société ne serait pas organisée de manière très différente de la façon dont elle l'est aujourd'hui. Elles ne pourraient l'organiser différemment que si elles avaient un système de valeurs différent. Les questions autour desquelles les femmes et les hommes se positionnent différemment, récemment illustrées par la notion de « fossé entre les sexes », ne constituent pas un ensemble de valeurs. La rhétorique féministe qui avance l'idée que l'homme est l'ennemi et la femme la victime permet aux femmes d'éviter d'avoir à travailler à l'élaboration d'un nouveau système de valeurs. Les participantes au mouvement féministe ont agi en accord avec la mystification sexiste de l'expérience féminine en acceptant simplement l'idée que les femmes sont différentes des hommes, qu'elles agissent et pensent différemment, qu'elles conçoivent le pouvoir différemment, laissant ainsi croire qu'elles ont de manière inhérente un système de valeurs différent. Or, ce n'est tout simplement pas le cas. Par exemple, on a beaucoup entendu l'idée selon laquelle les femmes sont des mères nourricières qui représentent et défendent la vie tandis que les hommes sont des assassins et des guerriers qui renient et détruisent la vie. En l'occurrence, les femmes remplissent le rôle de mères nourricières même quand, en tant que parentes ou éducatrices, elles conditionnent les jeunes enfants à croire en

« la loi du plus fort », même quand elles exercent un contrôle et une domination violentes sur les enfants, même quand, et c'est de plus en plus le cas, elles maltraitent physiquement des enfants. Quand de telles contradictions sont mises en avant, la réponse féministe stéréotypée est de dire que ces femmes exécutent les directives des hommes, qu'elles ont intégré les valeurs masculines. L'idéologie féministe propose une analyse étroite et simplificatrice quand elle tend à associer la perpétuation et le développement par les hommes de politiques opprimantes avec la masculinité et l'identité masculine. Ces choses ne sont pas synonymes. En les rendant synonymes, les femmes évitent de se confronter à leurs propres pulsions de pouvoir qui les amènent à chercher à contrôler et dominer les autres. La responsabilité des femmes dans leur engagement en faveur de la domination et du contrôle sur les autres peut ainsi simplement être rejetée sur les hommes. Si les femmes actives dans le mouvement féministe avaient réellement un système de valeurs différent de celui des hommes, alors elles ne cautionneraient la domination et le contrôle sur les autres en aucune circonstance, et elles n'accepteraient pas que l'on puisse croire en « la loi du plus fort ».

Si plus de féministes avaient mis de l'énergie dans une reconceptualisation de la notion de pouvoir, elles n'auraient pas, consciemment ou non, dessiné les contours du mouvement féministe en utilisant les mêmes hiérarchies de classe et de race qui existent dans la société en général. Elles n'auraient pas encouragé les femmes à égaler les hommes, les soi-disant « ennemis ». Mais quand les bourgeoises blanches actives dans le mouvement féministe ont cherché un modèle de force, de confiance en soi, d'assurance, et capable de prendre des décisions, elles ont choisi de regarder du côté des hommes de la classe dominante. Elles auraient aussi bien pu choisir de calquer leur comportement sur celui des femmes de la classe ouvrière qui possèdent les mêmes qualités. Dans son essai « Class Realities: Create a New Power Base », Karen Kollias encourage les bourgeoises à voir les femmes de la classe ouvrière comme des modèles :

Les femmes des classes ouvrière et inférieure ont été contraintes de faire ressortir leurs forces afin de survivre, et elles ont aussi souvent eu à assumer la responsabilité des autres. Alors que la plupart des femmes ont en elles des ressources leur permettant de se renforcer, nombreuses sont celles qui n'ont simplement jamais eu à les développer, en raison de leur confort de vie et de la sécurité économique qu'elles connaissent.

Un des enjeux majeurs du Mouvement des femmes a été de faire disparaître la faiblesse des femmes et de la remplacer par de l'assurance et de l'indépendance. Cela est en partie dû au fait que les femmes de la classe moyenne qui bénéficient en quelque sorte de la protection de quelqu'un (un mari ou un père qui a réussi dans la vie) ressentent un manque de contrôle sur leur propre vie et ont éprouvé le besoin de s'organiser autour de cela. Ce qui est valable dans un contexte de classe spécifique.

Au sein de la classe moyenne, les modèles de puissance et de force ont avant tout été des hommes, et ces deux notions sont généralement associées au pouvoir. D'un autre côté, les femmes des classes inférieure et ouvrière, et particulièrement les femmes non-blanches, ont rarement pu se permettre de dépendre de quelqu'un d'autre pour prendre leurs décisions et assurer leurs besoins quotidiens. Le processus de prise de contrôle active sur leurs vies, et l'influence qu'elles ont sur celles et ceux qui leur sont proches, leur ont permis de se construire toute une vie d'expériences de prise de décision dans sa forme la plus élémentaire : la survie. Ce processus de prise de décision joue un rôle dans le renforcement de la confiance en soi et de l'autonomie. [...] Au final, on peut donc en conclure que ce sont les femmes qui ont une forte confiance en elles et une forte autonomie qui devraient être des modèles pour les femmes en quête d'une telle assurance.

Les femmes pauvres et de la classe ouvrière ne sont pas devenues des modèles pour les bourgeoises blanches parce qu'elles

n'étaient pas perçues par ces dernières comme des personnes exerçant des formes de pouvoir valorisées dans cette société. En d'autres mots, l'utilisation de leurs forces n'était pas synonyme de pouvoir économique. Leur pouvoir n'est en aucune façon lié à une domination ou un contrôle sur les autres, alors que ce sont bien ces dernières formes de pouvoir qui intriguent et fascinent de nombreuses bourgeoises. Ce sont ces formes de pouvoir, la domination et le contrôle sur les autres, qui ont émergé dans les organisations féministes, désorganisant et corrompant ainsi le mouvement féministe.

Désespérées de ne jamais voir se produire de révolution féministe, de nombreuses femmes d'abord engagées dans l'élimination de l'oppression sexiste ont fini par concentrer leurs efforts sur l'obtention du maximum de pouvoir et de privilèges possibles au sein de la structure sociale existante. Les militantes féministes savent maintenant que les femmes ont tendance à exercer le pouvoir de la même façon que les hommes quand elles se retrouvent dans les mêmes positions qu'eux dans les sphères sociales et politiques. L'activisme féministe a attiré l'attention sur le besoin d'égalité sociale entre les sexes, et les hommes de la classe dominante sont prêts à soutenir l'égalité des droits à condition qu'il soit clair que les femmes qui intègrent les sphères de pouvoir travaillent à soutenir et perpétuer le statu quo. La nomination de Sandra Day O'Connor à la Cour suprême par Ronald Reagan en est un bon exemple. O'Connor ne soutient pas la plupart des réformes qui pourraient permettre aux femmes d'avoir un plus grand contrôle sur leurs vies, alors qu'elle appuie sans réserve les orientations politiques qui entretiennent le statu quo. Sa nomination montre aux femmes, et en particulier aux femmes blanches, que des individues femmes peuvent acquérir du pouvoir et du prestige au sein de la structure sociale existante si elles soutiennent ladite structure. Sans aucun doute, l'amendement pour l'égalité des droits pourrait être adopté si les hommes de la classe dominante étaient convaincus que les femmes avec des objectifs politiques radicaux soient battues aux élections, mises en minorité numérique et

réduites au silence par les femmes conservatrices — par des femmes comme O'Connor qui exerceraient le pouvoir aux côtés des hommes, même si cela impliquerait de continuer à soutenir la suprématie blanche, le capitalisme et le patriarcat. Ces femmes valident la conception du pouvoir comme une domination et un contrôle, et elles l'exercent tout en assurant aux hommes que leur « masculinité » n'est en rien diminuée.

Les hommes des classes dominantes ont pu récupérer les réformes féministes et faire en sorte qu'elles servent les intérêts de la suprématie blanche et du patriarcat capitaliste parce que les militantes féministes ont naïvement cru que les femmes étaient intrinsèquement opposées au statu quo, qu'elles avaient un système de valeurs différent de celui des hommes et qu'elles exerceraient le pouvoir dans l'intérêt du mouvement féministe. Partant de ce postulat, elles n'ont pas vraiment cherché à créer un système de valeurs différent qui inclurait de nouvelles conceptions du pouvoir. Même si certaines militantes féministes rejetaient l'idée que les femmes devaient acquérir du pouvoir dans les conditions dictées par l'idéologie dominante de la culture, elles avaient tendance à considérer tout pouvoir comme mauvais. Cette réponse réactionnaire n'a pas permis d'offrir aux femmes de nouvelles pistes pour penser le pouvoir et a renforcé l'idée que la domination et le contrôle étaient les expressions ultimes du pouvoir. En parallèle, d'autres féministes ont tenté de redéfinir positivement le pouvoir à travers de nouvelles stratégies organisationnelles : rotation des tâches, consensus, insistance sur la démocratie interne.

L'essai de Nancy Hartsock intitulé « Political Change: Two Perspectives on Power » décrit la frustration qui est apparue dans le mouvement féministe quand les femmes ont tenté de reconceptualiser le pouvoir. Dans ce texte, elle met en avant des visions du pouvoir qui sont créatives, positives, renforçantes et constructives, des définitions qui assimilent le pouvoir à la capacité d'agir, à la force, la solidité, l'aptitude, ou à des actes qui donnent un sentiment d'accomplissement. Elle commente :

De façon significative, ces visions du pouvoir ne requièrent pas la domination des autres ; la vitalité et l'accomplissement sont perçus comme satisfaisants en eux-mêmes. Ce sont ces formes de pouvoir qui se rapprochent le plus de ce qu'a voulu le mouvement des femmes. [...]

Une des origines au rapport compliqué que le mouvement féministe entretient avec le leadership, la force et la réussite se trouve dans notre manque de clarté vis-à-vis des différences entre ces deux conceptions du pouvoir. Une lettre de démission du mouvement féministe, utilisée par deux femmes différentes dans deux villes différentes, exprime certains de ces problèmes. Ces femmes se plaignent d'être « cataloguées comme des opportunistes à la recherche de sensations fortes, des mercenaires sans pitié, uniquement là pour saisir leur chance et bâtir leur gloire sur les corps laissés sans vie de leurs sœurs désintéressées, généreuses et altruistes ». Ces lettres défendent l'idée que des qualités de meneuses ne devraient pas être confondues avec un désir d'être cheffe et, de la même manière, que la réussite et l'efficacité ne devraient pas être confondues avec le désir d'être cheffe (et, par conséquent, de dominer les autres). Ces déclarations indiquent que les femmes n'ont pas admis que la vision du pouvoir comme énergie, force, action et échange efficace n'est pas la même que la vision du pouvoir qui requiert la domination des autres dans le mouvement.

Cet essai est paru dans le trimestriel féministe *Quest* pendant l'été 1974. Il a été publié à une époque où les femmes actives dans le mouvement féministe étaient plus enclines à questionner et à critiquer collectivement les conceptions du pouvoir qu'elles ne le sont aujourd'hui. Potentiellement, la remise en question féministe du pouvoir dans les interactions quotidiennes, qui a amené un questionnement de toutes les formes de pouvoir, était radicale. Bien qu'à l'heure actuelle on discute de plus en plus souvent des

différentes conceptions du pouvoir, c'est la notion de pouvoir comme exercice de domination et de contrôle qui prévaut et qui est vue comme la forme de pouvoir la plus significative. Et cela est vrai dans les cercles féministes.

Des luttes de pouvoir (pour le droit de dominer et de contrôler les autres) minent en permanence le mouvement féministe et tendent à précipiter sa chute. L'idée d'un pouvoir féminin fondé sur l'exercice d'un pouvoir destiné à mettre fin à la domination est plus souvent discutée dans un contexte affectif où l'image de la femme comme mère nourricière porteuse de vie est glorifiée. Dans la plupart des contextes féministes, l'accent est porté sur l'acquisition de pouvoir par les femmes dans les conditions définies par la société. Cette vision peu judicieuse de l'émancipation est critiquée par Grace Lee Boggs et James Boggs dans leur livre *Revolution and Evolution in the Twentieth Century* :

> Le mouvement des travailleuses et des travailleurs des années 1930, puis tous les mouvements des années 1950 et 1960 (le mouvement noir, le mouvement de la jeunesse et le mouvement des femmes), sont nés d'une lutte pour leurs propres intérêts, mais ont trouvé une réelle dynamique grâce au fait que leurs intérêts coïncidaient avec ceux de la société dans son ensemble. [...] Mais, au final, chacun de ces mouvements est devenu un groupe d'intérêt spécifique, préoccupé uniquement par lui-même. Si chacun de ces groupes parlait du Pouvoir Noir, du Pouvoir des Femmes, du Pouvoir des Travailleur·euse·s, leurs analyses finales respectives se réduisaient toutes à parler de la séparation de ces forces, ou voyaient dans chaque autre mouvement une « part spécifique de la lutte ». Mais aucun ne parlait du pouvoir réel, qui implique la reconstruction de la société tout entière au profit de la grande majorité et pour l'avancée de l'humanité.

Avant que les femmes puissent œuvrer à reconstruire la société, nous devons rejeter l'idée selon laquelle l'obtention de pouvoir

dans la structure sociale existante aurait nécessairement pour effet de faire avancer la lutte féministe pour mettre fin à l'oppression sexiste. Cela peut permettre à de nombreuses femmes d'acquérir plus de privilèges matériels et de prendre davantage le contrôle de leur destin et de celui des autres, et ce sont là des buts importants. Mais cela ne mettra pas fin à la domination masculine en tant que système. L'idée selon laquelle les femmes doivent obtenir plus de pouvoir avant de pouvoir résister efficacement au sexisme prend racine dans l'hypothèse erronée que les femmes n'ont pas de pouvoir. Les femmes, et même les plus opprimées d'entre nous, exercent bien du pouvoir. Et ces pouvoirs peuvent être utilisés pour faire avancer la lutte féministe. Les formes de pouvoir détenues par les groupes exploités et opprimés sont décrites dans l'œuvre majeure d'Elizabeth Janeway intitulée *Powers of the Weak*. Une des plus importantes formes de pouvoir que possèdent les faibles est « le refus d'accepter la définition de soi imposée par les puissants ». Janeway appelle ceci « l'usage méthodique du pouvoir dans le but de briser les mythes ». Elle explique :

> Il est vrai qu'on peut ne pas avoir d'autodéfinition cohérente à opposer au statut qui nous est assigné par la mythologie sociale établie, mais ce n'est pas indispensable pour entrer en dissidence. En brisant les mythes entretenus par cette société, on sera amené·e à remettre en question les codes comportementaux en usage. À partir du moment où l'on commence à agir d'une manière qui dévie de la norme de quelque façon que ce soit, il apparaît alors clairement qu'en réalité il n'y a pas qu'une seule bonne manière de gérer ou d'interpréter les situations.

Les femmes ont besoin de savoir qu'elles peuvent réfuter les définitions de leurs réalités établies par les puissants, et qu'elles peuvent le faire même si elles sont pauvres, exploitées ou piégées dans des situations d'oppression. Elles ont besoin de savoir que l'exercice de ce pouvoir personnel élémentaire est un acte de

résistance et de force. Beaucoup de femmes pauvres et exploitées, en particulier des femmes non-blanches, auraient été incapables de développer une estime positive d'elles-mêmes si elles n'avaient pas exercé leur pouvoir de rejeter les définitions de leurs réalités selon les puissants.

Une grande partie de la pensée féministe reflète l'acceptation par les femmes de la notion de féminitude telle que définie par les puissants. Bien que les femmes qui organisaient le mouvement féministe et qui y participaient n'étaient en rien passives, timides, hésitantes ou incapables de prendre des décisions, elles ont perpétué l'idée que ces traits étaient des caractéristiques féminines typiques, adoptant ainsi un point de vue qui reflétait les interprétations suprématistes masculines de la réalité des femmes. Elles ne faisaient pas non plus la distinction entre le rôle passif que beaucoup de femmes endossent dans leurs interactions avec leurs pairs masculins et/ou avec des figures d'autorité masculines, et le rôle affirmé, voire autoritaire, qu'elles adoptent dans leurs interactions entre elles, avec des enfants, ou avec ces femmes ou ces hommes qui ont un statut social moins élevé que le leur et qu'elles considèrent comme inférieur·e·s. Cela n'est qu'un exemple de la façon dont les militantes féministes n'ont pas réussi à rompre avec la vision simpliste de la réalité des femmes telle que définie par les hommes de l'élite. Si elles avaient exercé leur pouvoir de briser les mythes, elles auraient insisté sur la mise en valeur de la nature complexe des vécus des femmes, déconstruisant ainsi l'idée selon laquelle les femmes sont forcément passives et hésitantes ou qu'elles manquent de confiance en elles.

Leur échec à exercer leur pouvoir de briser les mythes a rendu difficile pour les femmes de rejeter les visions hégémoniques du pouvoir et d'imaginer de nouvelles perspectives. Alors que les militantes féministes appelaient les femmes à œuvrer pour acquérir du pouvoir politique et économique, elles ne proposaient aucune aide ni aucun conseil relatifs à l'exercice de tels pouvoirs. Les femmes n'avaient pas été averties qu'il leur faudrait maintenir une rigueur

politique et que leur pouvoir nouvellement acquis ne servirait la cause féministe qu'à condition qu'elles en fassent consciemment usage avec cet objectif en tête. Elles étaient peu disposées, voire pas du tout, à admettre que l'acquisition de pouvoir sous la forme de richesse revenait à soutenir l'exploitation et l'oppression des femmes et des hommes du prolétariat, et qu'un tel pouvoir était rarement utilisé pour renforcer ces groupes. Vivian Gornick souligne ce point dans son essai « The Price of Paying Your Own Way », lorsqu'elle fait la distinction entre les femmes qui acquièrent leur indépendance économique et celles qui accumulent les richesses :

> Il n'y a aucune façon — aucune — pour qui que ce soit dans cette société, de gagner de grandes quantités d'argent sans exploiter d'autres personnes. S'il n'en tenait qu'à moi, le capitalisme et la société de consommation disparaîtraient demain, car cela n'a rien produit d'autre qu'avidité et injustice. J'aimerais voir un monde où les désirs et les besoins matériels seraient maintenus au minimum. [...] L'idée selon laquelle l'argent donne du pouvoir et de l'indépendance est une illusion. En général, ce que l'argent donne, c'est le besoin de plus d'argent.

Certaines féministes ont encouragé les femmes à croire que leurs succès et réussites individuelles, via l'enrichissement économique et l'acquisition de pouvoir (en particulier dans les sphères historiquement dominées par les hommes) faisaient avancer le mouvement féministe. Mais ces femmes doivent savoir que leur réussite n'a que très peu d'impact sur le statut social des femmes collectivement parlant, et qu'elle n'atténue en rien la gravité de l'oppression sexiste ni n'élimine la domination masculine. Leur individualisme est dangereusement narcissique quand il les amène à assimiler le succès individuel à un mouvement politique radical. La réussite personnelle ne fait avancer la lutte féministe que si elle sert les intérêts de la lutte féministe collective autant qu'elle satisfait les aspirations individuelles.

Aussi longtemps que les États-Unis forment une société patriarcale, capitaliste et impérialiste, aucune vraie majorité de femmes ne peut entrer dans le rang existant des puissants. Ce n'est pas faire avancer le mouvement féministe que d'encourager les femmes qui ne pourront jamais faire partie de celles et ceux qui gouvernent et exercent la domination à se focaliser sur ces formes de pouvoir et à se considérer comme des victimes. Les formes de pouvoir que ces femmes devraient exercer sont celles qui leur permettront de résister à l'exploitation et à l'oppression, et qui les libéreront afin qu'elles puissent s'employer à transformer la société dans le but de créer des structures politiques et économiques qui profitent autant aux femmes qu'aux hommes. Les militantes féministes doivent mettre en lumière les formes de pouvoir qu'exercent ces femmes et montrer en quoi elles peuvent être utilisées à leur avantage. En tant que consommatrices notamment, les femmes exercent un pouvoir dans la sphère économique. Le boycott est une stratégie qui a souvent été utilisée et qui a au moins prouvé son efficacité pédagogique, sinon économique. Si à travers tous les États-Unis les femmes éteignaient assez longtemps leur poste de télévision et n'achetaient rien d'autre que des produits de première nécessité afin de protester contre l'exploitation des femmes (par exemple, contre l'augmentation de la représentation de la violence contre les femmes à la TV), de tels actes auraient des conséquences politiques et économiques significatives. Mais comme les femmes ne sont pas rigoureusement organisées et qu'elles sont quotidiennement manipulées par les hommes de l'élite qui profitent du sexisme et de leur consumérisme, nous n'avons jamais exercé ce pouvoir. La plupart des femmes ne perçoivent pas les formes de pouvoir qu'elles pourraient exercer. Elles ont besoin d'une éducation politique à la conscience critique afin de voir comment exercer les pouvoirs limités qu'elles possèdent.

Jusqu'à présent, les écrivaines féministes qui ont voulu mettre en évidence le manque de pouvoir économique des femmes ont

dévalorisé leur rôle en tant que consommatrices. Phyllis Chesler pense que les femmes n'ont aucun pouvoir comme consommatrices :

> L'achat de produits est a priori un domaine de femmes. Les femmes achètent les produits indispensables et facultatifs à la vie quotidienne, mais il s'agit de « petits » articles en termes de prix et d'importance, qui ont peu de valeur dans les prises de décisions et peu d'impact sur l'économie en général. La plupart des hommes contrôlent, ou au moins partagent, les « gros » achats domestiques du ménage, et même les achats « encore plus gros » de l'industrie et du gouvernement. Le pouvoir des consommateurs est réel, quand le consommateur est organisé, avisé et suffisamment puissant pour avoir besoin de « gros » produits tels que des ogives nucléaires. Le pouvoir des consommatrices est seulement un mythe quand il s'agit de femmes au foyer et de mères qui ne sont pas organisées, qui sont mal informées et qui ont uniquement besoin de « petits » articles.

S'il est vrai que les femmes n'achètent pas d'ogives nucléaires, la plupart des hommes non plus. Par ailleurs, les profits tirés de la vente aux femmes d'articles de mode en font une des industries majeures de cette économie, ce qui contredit l'hypothèse de Chesler selon laquelle l'achat de petits articles est insignifiant. L'acquisition continue et infinie de petits articles peut conduire à un profit et un pouvoir économiques immenses. En tant que consommatrices, les femmes ont du pouvoir. Et en s'organisant, elles pourraient l'utiliser pour améliorer la condition sociale des femmes.

Le mouvement féministe aurait eu, et aura, un plus grand attrait pour la masse des femmes s'il s'attardait sur les pouvoirs qu'elles exercent, tout en attirant l'attention sur la discrimination, l'exploitation et l'oppression sexistes. L'idéologie féministe ne devrait pas encourager (comme l'a fait le sexisme) les femmes à

croire qu'elles sont faibles et impuissantes. Elle devrait montrer clairement aux femmes les pouvoirs qu'elles exercent au quotidien et leur enseigner comment ils peuvent être employés pour résister à la domination et à l'exploitation sexistes. Le sexisme n'a jamais rendu les femmes faibles et impuissantes. Soit il a réprimé leur force, soit il l'a exploitée. La reconnaissance de cette force, de ce pouvoir, est une étape vers l'émancipation que peuvent franchir ensemble les femmes.

12

RÉVOLUTION FÉMINISTE : LA PROPAGATION PAR LA LUTTE

À l'heure actuelle, presque personne ne parle de révolution féministe. S'imaginant que la révolution serait simple et rapide, les militantes féministes ont cru que l'essor de l'activisme — des manifestations, des organisations et des prises de conscience — qui a caractérisé les débuts du mouvement féministe contemporain suffirait à créer un nouvel ordre social. Bien que les féministes radicales ont toujours reconnu que la société devait être transformée si l'on voulait que l'oppression sexiste soit éliminée, les succès féministes se sont principalement cantonnés dans le domaine des réformes (et principalement grâce aux efforts et aux perspectives de groupes radicaux comme Bread and Roses, le Combahee River Collective, etc.). Ces réformes ont permis à de nombreuses femmes de faire des progrès significatifs vers l'égalité sociale avec les hommes dans bon nombre de sphères au sein du système patriarcal et suprémaciste blanc actuel. Mais ces réformes n'ont pas coïncidé avec une baisse de l'oppression et/ou de l'exploitation sexistes. Les préjugés et les valeurs sexistes dominantes sont restées intactes et les antiféministes conservateurs ont facilement réussi à saboter les réformes féministes. Beaucoup de critiques politiquement progressistes du mouvement féministe considèrent que l'élan réformateur est contre-productif. Dans son essai

« Feminism: Reform or Revolution », Sandra Harding argumente en faveur du réformisme, qu'elle voit comme une étape du processus révolutionnaire. Elle écrit :

> Ce serait bien que les réformistes aient en tête un but à long terme qui serait en quelque sorte une image d'une nouvelle société. Petit à petit, les réformes remplissent l'image. Certaines parties peuvent être achevées sans trop de problèmes (par exemple, le salaire égal pour un travail égal) et d'autres parties sont uniquement achevées avec grande difficulté (par exemple, l'égalité d'accès à tous les emplois). Mais que la difficulté soit importante ou minime, il y a toujours un précédent dans la société — quelque part — pour chaque type de changement, et les seuls changements nécessaires sont ceux qui correspondent à l'image de la nouvelle société désirée. Ainsi, au bout d'une longue série de petits changements mesurables, l'ensemble finirait par évoluer graduellement vers un système global complètement différent. [...] En s'appuyant sur ce modèle alternatif, une série de réformes peut constituer une révolution.

La réforme peut être un élément vital du mouvement conduisant à la révolution mais ce qui est important, c'est de savoir quels types de réformes sont initiés. La focalisation féministe sur des réformes permettant d'améliorer le statut social des femmes au sein de la structure sociale existante autorise les femmes et les hommes à perdre de vue la nécessité d'une transformation totale de la société. La campagne pour l'Equal Rights Amendment[25] (ERA), par exemple, a détourné énormément d'argent et de ressources humaines au profit d'une démarche réformiste qui aurait dû être une campagne politique massive pour développer un électorat féministe. Cet électorat aurait garanti le succès de l'ERA. Malheureusement, n'ont pas été initiées des réformes révolutionnaires visant avant tout à éduquer les masses de femmes et

[25] *Amendement pour l'égalité des droits.*

d'hommes sur le mouvement féministe et à leur montrer en quoi il transformerait leur vie en mieux. Au lieu de ça, les femmes engagées dans les réformes féministes étaient moins occupées à penser à la transformation de la société qu'à se battre pour l'égalité, et l'égalité des droits, avec les hommes.

Dans le mouvement féministe, de nombreuses activistes radicales, qui n'étaient pas intéressées par l'obtention de l'égalité sociale avec les hommes au sein de la structure sociale existante, ont choisi de s'attaquer aux comportements sexistes oppressifs et exploiteurs. En identifiant les hommes comme des « méchants », comme des « ennemis », elles ont concentré leur attention sur la dénonciation du « mal » masculin. La critique et l'attaque de la pornographie sont un bon exemple de leur action. Il est évident que la pornographie encourage le sexisme, la sexualisation de la violence et l'avilissement des femmes. Mais il est aussi évident que la dénonciation sans fin de la pornographie est stérile si elle n'accorde pas une plus grande importance à la transformation de la société et, en conséquence, de la sexualité. Ce combat nettement plus important n'a pas été sérieusement mené par le mouvement féministe. (Une discussion plus complète sur les implications politiques de l'action féministe anti-pornographie peut être trouvée dans l'essai d'Alice Echols intitulé « Cultural Feminism: Feminist Capitalism and the Anti-Pornography Movement ».) La focalisation sur les « hommes » et le « comportement masculin » a complètement supplanté les efforts nécessaires au développement politique des femmes qui nous permettrait d'enclencher les transformations culturelles qui serviraient à paver le chemin conduisant à la création d'un nouvel ordre social. L'effort d'éveil des consciences par les féministes a principalement consisté à aider les femmes à comprendre la nature du sexisme dans leur vie personnelle, et en particulier à identifier la domination masculine. Bien que cette tâche soit nécessaire, ça ne devrait pas être le seul objectif de la prise de conscience.

L'éveil féministe des consciences n'a pas réellement poussé les femmes vers des politiques révolutionnaires. Dans l'ensemble, cela n'a pas aidé les femmes à comprendre le capitalisme – c'est-à-dire à comprendre son fonctionnement en tant que système qui exploite le travail des femmes et à voir en quoi il est interconnecté avec l'oppression sexiste. Cela n'a pas incité les femmes à en apprendre davantage sur des systèmes politiques différents tels que le socialisme ni à inventer ou imaginer de nouveaux systèmes politiques. Cela n'a pas remis en cause le consumérisme ni l'addiction de notre société à la surconsommation matérielle. Cela n'a pas montré aux femmes dans quelle mesure nous profitons de l'exploitation et de l'oppression des femmes et des hommes à l'échelle mondiale, ni ne nous a montré de quelles façons nous opposer à l'impérialisme. Et surtout, cela n'a pas permis de confronter durablement les femmes à la compréhension du fait que le mouvement féministe pour mettre fin à l'oppression sexiste ne peut réussir que si nous sommes engagées dans la révolution, dans le but de créer un nouvel ordre social.

Les nouveaux ordres sociaux se construisent progressivement. Cette réalité est difficile à accepter pour les gens aux États-Unis. Nous avons été conditionné·e·s à croire que les révolutions s'accomplissent rapidement et/ou qu'elles sont toujours caractérisées par une violence extrême entre les opprimé·e·s et leurs oppresseurs. On nous a aussi enseigné à réclamer ardemment la satisfaction immédiate de nos désirs et à attendre une réponse rapide à nos exigences. Comme tous les autres mouvements de libération dans cette société, le féminisme a pâti de ces attitudes qui empêchent les participantes de construire le type d'engagement nécessaire à la lutte de longue haleine qui rend la révolution possible. C'est pourquoi le mouvement féministe n'a pas réussi à entretenir son élan révolutionnaire. Il reste cependant une rébellion réussie. Marquant la différence entre rébellion et révolution, Grace Lee Boggs et James Boggs soulignent :

La rébellion est une étape dans le développement de la révolution, mais elle n'est pas la révolution. Elle constitue une étape importante parce qu'elle représente le « soulèvement », l'affirmation par les opprimé·e·s de leur humanité. La rébellion informe à la fois les opprimé·e·s et le reste du monde qu'une situation est devenue intolérable. Elle établit une forme de communication entre les opprimé·e·s et ouvre en même temps les yeux et oreilles des gens qui se sont montré·e·s aveugles et sourd·e·s au sort de leurs concitoyen·ne·s. La rébellion brise les mailles du filet qui soutenait la structure du système et remet en question la légitimité et l'immuabilité prétendue des institutions existantes. Elle chamboule les vieilles valeurs afin que les relations entre les individu·e·s et entre les groupes qui composent la société ne puissent plus jamais être les mêmes. Elle rompt l'inertie de la société. C'est seulement en comprenant ce qu'une rébellion accomplit que l'on peut en voir les limites. Une rébellion bouleverse la société, mais elle n'apporte pas les éléments nécessaires à la création d'un nouvel ordre social.

Bien que la rébellion féministe ait été une réussite, elle n'a pas conduit à un développement révolutionnaire avancé. En interne, son évolution est retardée par ces militantes féministes qui ne pensent pas que le mouvement est destiné à améliorer la vie de toutes les femmes et de tous les hommes, qui semblent penser qu'il existe uniquement pour faire progresser la situation de ses participantes, qui sont menacées par les opinions et les idées qui divergent de l'idéologie féministe dominante, qui cherchent à étouffer et à silencier les voix dissidentes, qui ne reconnaissent pas la nécessité d'une démarche permanente et durable de création d'une idéologie émancipatrice. Ces femmes s'opposent aux efforts d'examen critique de l'idéologie féministe prédominante et refusent d'en reconnaître les limites. Sur le plan externe, l'avancée du mouvement féministe est retardée par l'action antiféministe organisée et par l'indifférence politique de la majorité des femmes

et des hommes qui ne connaissent pas assez bien les différents aspects de la problématique pour pouvoir prendre position.

Pour dépasser le stade de la rébellion féministe et pour sortir de l'impasse dans laquelle se trouve le mouvement féministe contemporain, les femmes doivent reconnaître la nécessité d'une réorganisation. Sans nier les aspects positifs du mouvement féministe tel qu'il a existé jusqu'ici, nous devons reconnaître le fait que les militantes et participantes féministes n'ont jamais mis en place de stratégie visant à construire, via l'éducation politique, une prise de conscience massive du besoin réel d'un mouvement féministe. Une telle stratégie est pourtant nécessaire si l'on veut que le féminisme soit un mouvement politique impactant l'ensemble de la société de manière transformatrice et révolutionnaire. Nous devons aussi nous confronter au fait que beaucoup des dilemmes auxquels le mouvement féministe fait face actuellement ont été créés par des bourgeoises qui ont dessiné les contours du mouvement afin qu'il serve leurs intérêts de classe opportunistes. Nous devons maintenant travailler à le faire changer de direction afin que les femmes de toutes classes puissent voir que le mouvement féministe sert bien leur volonté de mettre fin à l'oppression sexiste. Le fait de reconnaître que des opportunistes bourgeoises ont exploité le mouvement féministe ne devrait pas être vu comme une attaque contre toutes les femmes bourgeoises. Individuellement, il y a des femmes bourgeoises qui rejettent le privilège de classe, qui sont politiquement progressistes, qui ont donné, qui donnent, ou qui aspirent à donner d'elles-mêmes pour faire avancer le mouvement féministe dans un sens révolutionnaire. La redéfinition des approches politiques de la classe au sein du mouvement féministe est une stratégie qui permettra aux femmes de toutes classes de rejoindre la lutte féministe.

Pour pouvoir construire un mouvement féministe de masse, nous avons besoin d'une idéologie émancipatrice qui puisse être partagée avec tout le monde. Cette idéologie révolutionnaire ne peut être construite qu'à condition que les expériences des

personnes à la marge, qui subissent l'oppression sexiste en plus d'autres formes d'oppression sociale, soient comprises, prises en compte et incorporées. Il faut que ces personnes participent à l'élaboration de la théorie du mouvement féministe, et qu'elles mènent également des actions. Dans la pratique féministe antérieure, nous nous sommes contentées de nous fier à des individues autoproclamées qui sont pour certaines plus intéressées par l'exercice de l'autorité et du pouvoir que par la communication avec des personnes aux parcours et aux opinions politiques variées. De telles individues ne veulent pas apprendre de l'expérience collective des femmes mais imposent leurs propres idées et valeurs. Nous avons besoin de meneuses, et celles-ci devraient être des personnes qui entretiennent et qui honorent leur relation avec le groupe et qui s'en montrent responsables. Ces personnes devraient avoir la capacité d'exprimer de l'amour et de la compassion, et de montrer cet amour dans leurs actes. Elles devraient être capables de s'engager dans des dialogues féconds, constructifs et fructueux. Comme le suggère Paulo Freire, un tel amour agit de manière à transformer la domination :

> Il n'y a pas de dialogue, cependant, sans un amour profond pour le monde et pour les femmes et les hommes. Il n'est pas possible de dire le monde, réalisant ainsi un acte de création et de re-création, sans se fonder sur l'amour.
> Fondement du dialogue, l'amour est aussi dialogue. C'est essentiellement une tâche de sujets, qui ne peut se réaliser dans la relation de domination. Celle-ci ne renferme que la pathologie de l'amour : sadisme chez celui qui domine, masochisme chez les opprimé·e·s. En aucun cas l'amour. Exigeant le courage, l'amour est un engagement envers les autres. Là où se trouvent des opprimé·e·s, l'acte d'amour consiste à se compromettre pour leur cause, la cause de leur libération. Et cet engagement, parce qu'il est aimant, est en même temps dialogique.

Les femmes doivent s'atteler à la tâche de la réorganisation féministe en ayant conscience du fait que nous avons tou·te·s (quelle que soit notre race, notre sexe, ou notre classe) agi en complicité avec le système oppressif existant. Nous avons toutes et tous besoin de rompre consciemment avec le système. Certain·e·s d'entre nous marquent cette rupture plus vite que d'autres. La compassion dont nous faisons preuve envers nous-mêmes et la reconnaissance du fait que la modification de notre conscience et de nos actes s'est faite à travers un processus doivent modeler notre rapport à ces personnes qui ne sont pas politiquement éveillées. Nous ne pouvons pas les motiver à rejoindre la lutte féministe si nous faisons valoir une supériorité politique qui crée une nouvelle hiérarchie oppressive dans le mouvement.

Avant de pouvoir nous adresser aux masses, nous devons reconquérir l'attention, le soutien et l'implication des nombreuses femmes qui ont été un jour actives dans le mouvement féministe et qui l'ont quitté pleines de déceptions et de désillusions. Trop de femmes ont abandonné le mouvement féministe parce qu'elles ne se retrouvaient pas dans les idées d'une petite minorité de femmes qui ont un contrôle hégémonique sur le discours féministe — c'est-à-dire sur le développement de la théorie qui façonne la pratique. Trop de femmes qui avaient des liens affectifs avec des hommes se sont éloignées du mouvement féministe parce qu'elles pensaient que la désignation de « l'homme comme ennemi » n'était pas un paradigme constructif. Trop de femmes ont cessé de soutenir la lutte féministe parce que son idéologie était devenue trop dogmatique, trop absolutiste, trop étroite. Trop de femmes ont quitté le mouvement féministe parce qu'elles étaient elles-mêmes désignées comme des « ennemies ». Les militantes féministes feraient bien de prêter attention aux mots de Susan Griffin quand elle nous rappelle, dans son essai « The Way of All Ideology » :

Une compréhension politique profonde du monde ne mène pas à la création d'un ennemi. En réalité, créer des monstres dont l'existence ne peut être expliquée par les circonstances, c'est faire l'impasse sur la vision politique du monde qui analyse avant tout les comportements comme découlant des circonstances. C'est nier la conviction en la capacité de création, de joie et de bonté présente en chaque être humain. C'est rejeter la croyance en une nature humaine qui, dans les bonnes conditions, peut s'épanouir. Quand un mouvement de libération s'inspire avant tout de la haine d'un ennemi plutôt que de cette vision des possibles, il commence à se mettre lui-même en échec. Ses principes mêmes cessent d'être bienfaisants. Malgré le fait qu'il s'autoproclame favorable à l'émancipation, son langage n'est plus libérateur. Il commence à avoir besoin d'une censure en son sein. Ses visions de la vérité deviennent de plus en plus étroites. Ainsi, un mouvement qui est né d'une approche mouvante de la vérité commence à apparaître comme une escroquerie de l'extérieur et tend à reproduire tout ce à quoi il dit s'opposer. À partir de ce moment, il devient l'oppresseur de certaines vérités et de certaines voix, et commence comme les oppresseurs avant lui, à se voiler la face.

Pour pouvoir restaurer l'énergie révolutionnaire vitale du mouvement féministe, les femmes et les hommes doivent commencer par repenser et redéfinir ses orientations. Si nous devons admettre, reconnaître et apprécier l'importance et la portée de la rébellion féministe, et des femmes (et des hommes) qui en sont à l'origine, nous devons aussi être prêtes à la critiquer et à la réexaminer, et à amorcer un renouveau de l'œuvre féministe. Il s'agit là d'une tâche difficile, exigeante et éprouvante, car nous manquons de précédents historiques auxquels nous référer. Il y a de nombreuses façons de faire la révolution. Les révolutions peuvent être, et sont souvent, amorcées par le renversement violent d'une structure politique existante. Aux États-Unis, les femmes et les hommes engagé·e·s dans la lutte féministe savent bien que

nous sommes largement surpassé·e·s en nombre et en moyens par nos opposants, et que non seulement ils ont accès à tout l'arsenal connu du genre humain, mais ils ont aussi acquis le savoir nécessaire à l'exercice de la violence et à sa légitimation, ainsi que la capacité de la perpétuer. Par conséquent, la violence ne peut pas constituer la base de la révolution féministe dans cette société. Nous devons à la place concentrer nos efforts sur la transformation de la culture : sur la destruction du dualisme et sur l'éradication des systèmes de domination. Notre lutte sera longue et progressive. Tout effort visant à faire la révolution féministe ici peut s'inspirer de l'exemple d'autres luttes de libération menées à travers le monde par des personnes opprimées qui résistent à des puissances colossales et redoutables.

L'élaboration d'une vision alternative du monde est indispensable à la lutte féministe. Cela implique que le monde que nous avons le plus intimement connu, celui dans lequel nous nous sentons « en sécurité » (même si de tels sentiments se basent sur des illusions), doit être fondamentalement transformé. C'est peut-être cette conscience du fait que tout le monde doit changer, et pas seulement ceux que l'on identifie comme des ennemis ou des oppresseurs, qui a jusqu'ici freiné nos élans révolutionnaires. Ces élans révolutionnaires doivent façonner librement notre théorie et notre pratique si nous voulons que le mouvement féministe puisse progresser afin de mettre fin aux oppressions et enfin transformer notre réalité actuelle.

TABLE

Préface : À l'école de bell hooks, à l'école de la décolonisation
par Nassira Hedjerassi 9

Préface à l'édition de 2000 :
Pour entrevoir la lumière : un féminisme visionnaire 51

Préface à l'édition de 1984 59

1. Femmes noires : façonner la théorie féministe 63

2. Le féminisme : un mouvement pour mettre fin
à l'oppression sexiste 85

3. Le sens du mouvement féministe 107

4. Sororité : la solidarité politique entre les femmes 119

5. Les hommes : des camarades de lutte 153

6. Changer de regard sur le pouvoir 175

7. Repenser la nature du travail 193

8. Éduquer les femmes : un objectif féministe 209

9. Un mouvement féministe pour mettre fin à la violence 221

10. Parentalité révolutionnaire 243

11. Mettre fin à l'oppression sexuelle des femmes 265

12. Révolution féministe : la propagation par la lutte 281

Bibliographie 291

DE LA MARGE AU CENTRE
THÉORIE FÉMINISTE
de bell hooks
a été achevé d'imprimer en janvier 2017
sur les presses de l'imprimerie Pulsio.

Éditions Cambourakis
62, rue du Faubourg-Saint-Antoine
75012 Paris
www.cambourakis.com

Dépôt légal : février 2017.
ISBN : 978-2-36624-248-5
Imprimé en Bulgarie.